

La mystérieuse filière djihadiste de l'École Normale Supérieure

Le Reporter du Figaro, et sa « soi-disant » école de langue	1
Un stage linguistique qui a changé ma vie	2
Yacine et les Normaliens : le paysage yéménite au prisme de la société française	4
Une longue préméditation	6
L'unicité de l'alliance d'enquête	7

Le Reporter du Figaro, et sa « soi-disant » école de langue

Le 25 décembre 2009, à bord du vol 253 de la compagnie Northwest Airlines, qui relie Amsterdam à Detroit, un jeune Nigérian de 23 ans échoue à faire détonner l'explosif caché dans ses sous-vêtements. Quelques jours plus tard, l'envoyé spécial du Figaro part enquêter à Sanaa au Yémen, dans l'école de langue que fréquentait le terroriste. Umar Farouk Abdulmutallab est titulaire d'un diplôme d'ingénieur, inscrit dans une université de Dubaï en commerce international. Tous les témoignages recueillis évoquent un étudiant modèle, souriant et enthousiaste, aussi bien lors de son premier séjour (2004-2005) que du second (2009), quelques mois avant la tentative d'attentat : « *C'était un étudiant calme, pacifique. Jamais je ne l'ai entendu dire du mal de quiconque* »¹. « *Un individu au comportement "normal", "il ne s'isolait pas et côtoyait les filles", assure un condisciple américaine.* »² L'école de langue est un établissement respectable, concède le journaliste, « *sans lien avec l'islam radical, comme en témoignent ses relations avec l'École Normale Supérieure de Paris, qui y envoie chaque été une vingtaine d'étudiants.* » Mais le reporter ne se décourage pas pour autant, et finit par découvrir que tout cela n'est qu'une façade : « *Face à la meute de journalistes, Mohammed al-Anisi, le directeur de l'établissement, débite un discours convenu. (...) Pourtant, derrière la version officielle, une autre image se profile. "Dès son premier séjour à l'Institut, en 2004-2005, Abdulmutallab restait isolé, raconte, loin des caméras, un de ses professeurs. En plus des prières, il jeûnait très souvent. Il me disait qu'il avait envie de rejoindre le paradis. Il voulait se marier avec toutes les femmes qui l'attendraient là-haut"* ». Le journaliste se fie donc à cette source miraculeuse, qui lui permet de ne pas rentrer bredouille. « *Pour lui, pas de doute, le Nigérian avait déjà entamé sa radicalisation, alors que les autorités yéménites soutiennent que c'est durant son séjour londonien, à partir de 2006, qu'Abdulmutallab fut contaminé par les thèses djihadistes. [Puis] en août dernier, l'enseignant fut intrigué par un détail dans son comportement : "Je le voyais souvent dans une cabine téléphonique dans la rue." L'apprenti terroriste venait rarement aux cours, lors de son deuxième passage à l'Institut. "Il estimait qu'il avait un bon niveau", fait valoir Mohammed al-Anisi.* » Et notre reporter de conclure, triomphant : « *En fait, Abdulmutallab dissimulait ses intentions.* »

Cinq ans plus tard à Paris, deux frères massacrent à l'arme automatique la rédaction du journal Charlie Hebdo. L'aîné Saïd Kouachi a également séjourné au Yémen pour y apprendre l'arabe, dans la même école de langue, et dans une période qui coïncide avec le séjour d'Abdulmutallab. Le Figaro est très fier de pouvoir ressortir son reportage, avec le même sens inimitable de la mise en intrigue : « *"Je travaillais à l'Institut de langues à ce moment-là, mais je n'ai aucun souvenir" de Saïd Kouachi, affirme une employée de l'école, jointe lundi à Sanaa par Le Figaro. Pourtant, c'est bien à la "Sanaa Language School", un établissement pour étudiants étrangers de la vieille ville de*

1 Georges Malbrunot, « Comment al-Qaida s'incruste au Yémen », *Le Figaro*, 11 janvier 2010, <http://www.lefigaro.fr/international/2010/01/11/01003-20100111ARTFIG00348-comment-al-qaida-s-incruste-au-yemen.php>.

2 <http://www.lefigaro.fr/international/2009/12/29/01003-20091229ARTFIG00410-attentat-manque-le-parcours-du-jeune-terroriste-nigerian.php>

la capitale yéménite que nous avons visité en janvier 2010, que s'inscrit Saïd Kouachi au début de 2009, peu après son arrivée au Yémen. »³ Et le même reporter d'affirmer que « L'apprenti djihadiste français va y faire une rencontre capitale, avec un autre soi-disant étudiant en arabe, le Nigérian Umar Farouk Abdulmutallab. » On se demande bien de quels éléments dispose le journaliste, quelques jours à peine après l'attentat de Charlie Hebdo, pour qualifier cette rencontre de « capitale » dans la trajectoire de Saïd Kouachi. Mais ça ne choque pas à la lecture, grâce à la rhétorique déployée. Tintin mène l'enquête au Yémen sur la mystérieuse filière djihadiste... Rompant avec la surface des apparences (le bon peuple yéménite, l'institut de bonne réputation, les étudiants sérieux de l'École Normale Supérieure...), le reporter parvient à trouver la piste des malfaiteurs : l'arrière-boutique de l'institut de langues, les « soi-disant étudiants », la coïncidence qui en dit long...

Le reporter du Figaro n'est autre que Georges Malbrunot : celui dont le nom en 2004 était prononcé chaque jour au journal, pris en otage en Irak avec son collègue Christian Chesnot. Ils furent libérés au bout de 124 jours, après versement d'une somme de 15 millions de dollars par l'État Français.⁴ Ces derniers jours, nul doute que Georges Malbrunot a levé fièrement son stylo, lors de la grande marche pour la « liberté d'expression » et le « droit à l'information ». Mais les Normaliens où sont-ils? Qu'ont-ils à dire sur Saïd Kouachi et Omar Farouk Abdulmutallab? Rien. Les Normaliens n'ont rien vu, rien entendu. Pourtant, j'en connais un certain nombre pour lesquels la rencontre avec le Yémen a été, en elle-même, une « rencontre capitale ». Des jeunes gens qui, après un stage linguistique dans cette école de langue désormais fameuse, ont choisi le Yémen pour leur recherche de doctorat - qui en linguistique, qui en histoire, qui en littérature. Ils ont passé plusieurs années de leur vie au Yémen et sont aujourd'hui en poste dans des universités françaises. Qu'ont-ils à dire sur Saïd Kouachi et Omar Farouk Abdulmutallab? Rien, semble nous dire à l'évidence Georges Malbrunot. Les sciences sociales ne sont là que pour dessiner le Yémen normal, le bon peuple yéménite, pour colorier les jolis paysages dans lesquels se déploient les aventures de Tintin Reporter.

Un stage linguistique qui a changé ma vie

J'ai découvert le Yémen en juillet 2001, à l'occasion d'un stage linguistique organisé avec la classe d'arabe de l'École Normale Supérieure. J'avais à peine 21 ans et j'étais étudiant en maîtrise de physique à l'ENS. Que les sciences sociales ne servaient à rien, qu'elles étaient juste là « pour faire joli », cela relevait en fait d'une évidence. Au cours de ma scolarité, j'avais toujours excellé en mathématiques, mais j'avais toujours été plus moyen dans les matières littéraires. J'en reportais volontiers la responsabilité sur ces disciplines moins rigoureuses, livrées à l'arbitraire de professeurs qui n'étaient souvent pas à la hauteur. Mais à présent j'étais entré à l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm, entouré d'élèves de toutes les disciplines littéraires. Je les entendais discuter de questions passionnantes, et je n'étais pas certain de vouloir faire de la physique toute ma vie. Trois ans plus tôt, j'avais commencé à apprendre l'arabe en compagnie d'un camarade de maths sup, Mohammed Amine, petit génie des mathématiques sélectionné par le système éducatif tunisien pour venir étudier au lycée Louis-le-Grand. Ce dernier avait joué pour moi un rôle crucial dans ce moment charnière, ma première année d'études supérieures, lors de laquelle je m'étais émancipé de ma bande de copains du lycée. À travers ma relation avec Mohammed Amine et ma nouvelle passion pour le monde arabe, je m'étais mis à penser tout seul.

La fin des années 1990 était une période de dégradation du conflit israélo-palestinien, après l'espoir suscité par les accords d'Oslo. C'était aussi l'époque de l'embargo américain contre l'Irak, un

3 Georges Malbrunot, « Yémen: l'itinéraire djihadiste des frères Kouachi peu à peu reconstitué », *Le Figaro*, 12 janvier 2015, <http://www.lefigaro.fr/international/2015/01/12/01003-20150112ARTFIG00322-yemen-l-itineraire-djihadiste-des-freres-kouachi-peu-a-peu-reconstitue.php>.

4 <http://lci.tf1.fr/monde/2006-05/paris-rome-berlin-auraient-paye-rancon-pour-leurs-otages-4898852.html>

embargo alimentaire qui causait la mort de 500 000 enfants irakiens, mais qui « valait tout de même la peine », selon les déclarations de la Secrétaire d'État américaine Madeleine Albright. L'Irak était aussi la cible périodique de frappes aériennes américaines, lorsqu'il fallait faire oublier les frasques du président démocrate Bill Clinton dans l'affaire Monica Lewinski. Cette actualité était tellement ressassée qu'elle faisait partie du paysage. Né en 1980, je n'avais que dix ans à l'époque de la première guerre du Golfe, et ce paysage s'était installé au cours de mon adolescence, durant laquelle j'avais eu d'autres préoccupations, les yeux tournés plutôt vers les États-Unis. Puis à dix-huit ans, la classe prépa, un monde régi par la compétition et l'émulation scolaire, la foi en la science et le culte de l'intuition scientifique, à laquelle j'associais une qualité quasi-mystique. Ma relation avec Mohammed Amine s'inscrivaient dans le cadre de cette camaraderie scientifique. Au cours de nos discussions, il avait su débusquer en moi le racisme et le colonialisme ordinaire, et cela m'avait profondément marqué. Cette expérience provoquait en moi l'amorce d'un changement de perspective, dont je ne pouvais savoir jusqu'où il me mènerait. L'apprentissage de l'arabe était plus qu'une simple marotte : c'était une expérience existentielle et cognitive, intellectuelle et morale.

Mais à l'époque, j'ignorais à peu près tout des sciences sociales, et je n'avais pas lu une ligne de Pierre Bourdieu. Ces réflexions, je les cultivais à travers ma pratique de la photographie, notamment lors de mes voyages dans les pays du Maghreb. Durant les tâtonnements de ma première année à l'ENS, j'avais commencé à m'intéresser au cinéma documentaire. J'avais notamment découvert l'œuvre du photographe et documentariste Johan Van der Keuken, qui mêlait intimement exploration du monde et introspection, contemplation et expérimentation perceptive. J'étais particulièrement enthousiasmé par les aventures de ce regard photographique car j'y reconnaissais une forme d'expression susceptible de restituer ce dont je faisais l'expérience avec l'apprentissage de l'arabe, et mes voyages dans les pays d'Afrique du Nord.

Mais le Yémen, c'était encore autre chose. Le Yémen désarmait le regard photographique, par la grâce et par la dignité des hommes. Le Yémen du Nord n'avait jamais été colonisé : l'appareil photo lui-même n'était pas porteur des mêmes tensions, liées au passé colonial, autour desquelles j'avais élaboré jusque là ma réflexion. Au Yémen, il y avait simplement l'interdit de poser le regard sur les femmes, interdit absolu et incontournable. Et en contrepartie, l'ouverture des hommes à l'échange du regard et à l'interaction. Une ouverture tellement vertigineuse qu'elle rendait l'appareil photographique superflu et dérisoire. Au Yémen, la seule plaque photographique concevable était l'engagement de soi, un engagement sur l'honneur et la dignité.

Je me souviens de l'atmosphère dans notre petit groupe d'élèves Normaliens, de l'état d'apesanteur dans lequel ce pays nous avait plongés. Bien sûr, un ou deux individus dans le groupe avaient tendance à jouer les baroudeurs exaspérants, mais je me souviens surtout de notre émerveillement, presque notre intimidation. Comme si, face à la beauté de ce pays, nous nous étions tous mis spontanément à chuchoter. À l'époque, le Yémen était un pays arabe oublié par l'actualité, dont on ne parlait presque jamais. Pour ma part, je ne savais même pas trop où il se situait, en Arabie ou dans la Corne de l'Afrique, si l'on y croiserait des girafes ou des singes, une forêt ou un désert. Peu d'entre nous avaient suivi l'attentat survenu quelques mois plus tôt contre l'USS Cole, un navire de guerre américain stationné dans le port d'Aden, et le nom d'al-Qaida nous était inconnu. Les djihadistes qui font sauter des avions, ça n'existait pas encore. Pour autant, nous avions tous conscience du reste, de la Palestine et de l'Irak, et de ce monde arabe qui concentrait la polémique et le malentendu. Le voyage au Yémen était réservé aux élèves de deuxième année ou au-delà. Pour ma part, j'avais intégré directement la classe de second niveau, mais beaucoup étaient déjà passés par le Caire, où était organisé le voyage linguistique des élèves de première année. C'est ce monde arabe-là qui nous avait mené au Yémen : en tant qu'arabisants, nous avions tous traversé ce glacis de vacarme et de passion, avant d'atterrir dans cette oasis inattendue.

Sur la terrasse de l'hôtel, au milieu de la vieille ville de Sanaa, la dernière nuit avant mon retour en France. Une nuit de pleine lune, qui baignait dans sa lumière laiteuse la silhouette des maisons-

tours, les minarets et les hautes montagnes environnantes. Je suis avec une jeune Allemande, étudiante à l'Université de Cambridge en littérature comparée, qui vient de passer une année à l'ENS. Pour ma dernière journée au Yémen, Christine et moi avons acheté au souk des feuilles de qat, pour essayer cette drogue douce que les Yéménites consomment tous les après-midis. Bien sûr, la drogue a chassé le sommeil, et je dois partir le lendemain à l'aube pour l'aéroport, alors nous nous installons sur la terrasse de l'hôtel et nous passons la nuit à parler. Ce soir-là, Christine m'écoute d'une manière différente. Moi le matheux et le physicien, qui a toujours renoncé aux matières littéraires trop arbitraires et trop confuses - moi le scientifique, je parle avec mes tripes de mes réflexions, et Christine m'écoute. Au petit matin, je prends la route de l'aéroport, et cette nuit passée avec elle sur le toit de l'hôtel reste gravée dans ma mémoire. Un mois plus tard, à la fin du mois d'août, Christine est de passage à Paris. Nous déjeunons ensemble sur le boulevard Montparnasse, je lui parle de mon ambivalence par rapport à la physique et elle me dit : « Avec les questions que tu te poses, tu devrais faire de l'anthropologie ». Au passage, elle doit m'expliquer le terme, que je ne connaissais pas. Le 1^{er} septembre, je rentre en stage de maîtrise dans un laboratoire d'Orsay. Le doctorant qui m'encadre travaille au chevet d'une grosse expérience conçue pour manipuler individuellement des atomes, un « piège magnéto-optique » - le genre « d'usine à gaz » sur laquelle des générations de chercheurs se relaient pendant des décennies. C'est dans cette cave au troisième sous-sol que j'apprends qu'un avion s'est écrasé dans un gratte-ciel de New York. Lorsqu'un autre avion frappe la seconde tour, nous comprenons que ce n'est pas un simple accident. Je prends mon après-midi pour rejoindre Mohammed Amine, sur le campus voisin de l'École Polytechnique, et nous regardons ensemble les tours jumelles s'effondrer en direct à la télévision. Le lendemain, il faut retourner dans cette cave où l'on manipule des atomes, et je me demande de plus en plus ce que je fais là. Quelques semaines plus tard, je rends visite à Christine à Cambridge pour un week-end, et je lui déclare ma flamme. Dès mon retour à Paris, j'annonce à la direction de l'École Normale Supérieure mon intention de réorienter mon cursus vers l'anthropologie et les sciences sociales. J'intégrerai l'année suivante la licence d'ethnologie de l'Université de Nanterre. En attendant, j'irai faire à Cambridge mon stage long en laboratoire, où je pourrai suivre en parallèle des cours aux départements d'arabe et d'anthropologie. Finalement, la relation avec Christine ne dure pas, mais peu importe : j'ai commencé à me considérer comme un littéraire, et il n'y a pas de retour possible.

Dorénavant, je me suis emparé des sciences sociales, j'ai commencé à quadriller le monde de mes questionnements. Ces sciences sont-elles utiles? La question ne se pose plus, puisque j'ai décidé d'exister à travers elles. Mais lors de cette dernière nuit à Sanaa, passée sur la terrasse de l'hôtel, nous n'avions encore en rien profané la société yéménite. Elle était là autour de nous, étrangère et accueillante, fascinante. Et les muezzins hululaient dans la nuit claire comme une assemblée de loups.

Yacine et les Normaliens : le paysage yéménite au prisme de la société française

L'année où j'ai fait le stage linguistique à Sanaa, notre professeur de l'ENS Houda Ayoub avait proposé à un professeur d'arabe de l'INALCO d'ouvrir le voyage à quelques élèves de sa classe. C'étaient des étudiants de profils assez différents, moins privilégiés que les étudiants-fonctionnaires normaliens. Une bonne partie d'entre eux étaient en outre d'origine maghrébine. Pour eux, ce voyage n'était pas tout à fait la même expérience. Les filles étaient plus systématiquement questionnées sur leur présence dans ce groupe d'Occidentaux, dès l'arrivée à l'aéroport et presque à chaque interaction avec les autorités. Elles étaient aussi invitées plus facilement par les femmes, de maison en maison, alors que les blondes étaient souvent réduites à suivre les garçons au fil de leurs pérégrinations, dans un espace public monopolisé par les hommes où on les regardait à peine. Pour les garçons d'origine maghrébine, ce n'était pas vraiment le même voyage non plus. Plus à l'aise probablement dans le jeu social, ils avaient tendance à nouer des relations plus personnelles, et cheminaient ainsi de rencontre en rencontre. L'un d'entre eux notamment, qui s'appelait Yacine,

avait une connaissance qui venait l'attendre à la sortie de l'école de langue, après la matinée de cours, et on ne le voyait plus jusqu'au soir. Certains professeurs de l'école de langue le rapportèrent à Houda lorsque celle-ci arriva à Sanaa, au milieu du séjour, pour vérifier que tout se passait bien. Pour ma part j'étais en contact avec elle, car j'avais un peu aidé dans l'organisation du voyage. Je me souviens que cette situation l'inquiétait beaucoup, à priori. Son inquiétude reposait probablement sur les retours des professeurs de l'école de langue, qui avaient jaugé le Yéménite en question, et qui considéraient cette relation comme problématique. Je n'en sais pas plus. À l'époque je n'avais pas les éléments pour comprendre les mécanismes internes à la société yéménite, qui conduisent les personnes en charge des étrangers à formuler ce type de jugement. Je me souviens par contre du regard que nous étions prêts à porter sur Yacine : un jeune français d'origine maghrébine « en quête d'identité », qu'il convenait de protéger contre lui-même, en quelque sorte.

À l'inverse, nous les Normaliens, le reste du groupe, nous étions protégés contre des dangers extérieurs. Mais ces dangers-là n'étaient pas plus clairement identifiés. Je me souviens par exemple d'une excursion à Marib, le pays de la reine de Saba, situé dans une région désertique au Nord-Est de Sanaa. En vue de cette excursion nous avons loué une djEEP avec chauffeur. Lors du passage d'un check-point, l'armée nous avait contraint à prendre avec nous un soldat d'à peine dix-huit ans, armé d'une kalachnikov. Nous avons un peu protesté, car nous étions déjà serrés comme des sardines... Une fois dans la voiture, pleine à craquer de touristes Occidentaux, l'adolescent n'était pas bavard, probablement trop intimidé. Il nous avait suivi l'arme à l'épaule tandis que nous flânions dans les ruines de Marib, et s'était mis dans tous ses états lorsqu'il avait perdu de vue l'un de nos camarades, qui s'était éloigné pour uriner.

Je dois préciser qu'à l'époque, le danger n'était pas al-Qaïda mais les tribus locales, qui entretenaient des rapports conflictuels avec l'État central : pour obtenir la construction d'écoles, d'hôpitaux ou des infrastructures routières, ces tribus n'avaient pour levier de négociation que de faire sauter des pipelines et d'enlever des touristes étrangers. Ces prises d'otages-là étaient un casse-tête pour l'État yéménite, mais elle se terminaient toujours bien : comme la prise d'otage n'avait aucune dimension idéologique anti-occidentale, la tribu mettait un point d'honneur à bien traiter ses captifs. De là à dire qu'il n'y avait aucun danger, il y avait un pas que personne n'osait franchir. Mais confusément, nous nous sentions surtout mis en danger par cet État faible et désorganisé, toujours à nos talons comme une guirlande de casseroles. Alors que la société yéménite était là tout autour, à portée de main, si digne, si accueillante et ouverte au dialogue... Il y avait aussi la lassitude d'être bloqués pendant des heures au moindre check-point, et avec nous tous les passagers yéménites du bus, simplement parce que nous étions « blancs », et parce que le soldat qui était de garde ce jour-là voulait avoir fait le nécessaire et se dédouaner auprès de ses supérieurs... Si chacun de nous avait été seul, il aurait suffi d'emprunter un taxi collectif plutôt que le bus, de s'enrouler la tête dans un keffieh à l'approche du check-point, en faisant semblant d'être endormi. Mais nous étions en groupe, et tout le monde n'avait pas le même ressenti, la même perception du danger. Cela donnait lieu à des débats interminables, qu'il fallait trancher sans vraiment avoir d'éléments solides pour étayer nos décisions. Et au final, c'est la dynamique interne du groupe qui dictait notre ligne de conduite.

En somme, il fallait choisir : soit rester en groupe, soit découvrir la société yéménite. Pour ma part lors de ce premier voyage, je n'ai pas le souvenir d'avoir cherché une fois à m'isoler du groupe. Pour la première fois depuis que j'avais commencé à apprendre l'arabe, quelques années plus tôt, j'étais entouré d'autres arabisants amateurs, tout aussi passionnés que moi. Au cours de l'année, nous ne nous étions croisés que pour deux heures de cours, un soir dans la semaine. Cette fois nous étions immergés tous ensemble dans la société yéménite. Ces moments partagés étaient extrêmement riches. Et comme je l'ai un peu raconté plus haut, certaines rencontres ont été déterminantes.

Yacine, quant à lui, était dans une position très différente, et il avait fait le choix inverse. Bien sûr il ne faisait pas partie de cette expédition à Marib. D'ailleurs s'il avait été parmi nous, son point de vue aurait été difficilement audible : non pas nécessairement parce qu'il aurait eu tort, mais si nous

avons commencé à l'écouter, nous n'aurions plus su gérer collectivement l'incertitude.

Pour autant, tous les Français se retrouvaient lors des cours à l'école de langue, ou pour partager un thé le soir à l'hôtel. Là, nous partagions nos expériences parallèles de la société yéménite. Les expériences de la journée étaient discutées : le comportement de tel soldat au check-point, la réaction de tel professeur à l'école de langue... Nous nous rendions bien compte que nos interactions avec ces institutions de la société yéménite, étaient fonction paramètres raciaux : du point de vue de ces acteurs, notre qualité de « blancs » nous exposait à certains dangers, qui n'étaient pas les mêmes que ceux qui guettaient Yacine, du fait de ses origines maghrébines. Mais au sein de ce groupe, la spécificité de Yacine n'était pas épinglée. Au contraire, cette diversité nous aidait à prendre conscience de la société yéménite, au-delà du traitement social déclenché par notre présence. Yacine était comme nous tous, cherchant à établir un rapport avec la société yéménite en tirant parti de ses propres atouts : les caractéristiques de sa personne, son degré d'aisance linguistique, et surtout avec son cœur.

Je n'ai jamais recroisé Yacine, mais je sais qu'il n'a pas fait sauter d'avion et qu'il n'est pas devenu djihadiste. D'ailleurs, sans cet article stupide du Figaro, je n'aurais même pas eu l'idée de l'envisager. J'ai eu quelques nouvelles de lui par la suite, et j'ai revu son nom dans quelques projets de traductions. Si j'en crois le moteur de recherche Google, il dirigerait aujourd'hui une sous-délégation du CICR (Comité International de la Croix Rouge) dans une ville libyenne.

Une longue préméditation

Ce stage linguistique à Sanaa en juillet 2001 a été déterminant dans la manière dont j'ai conçu par la suite mon enquête de terrain. De cette première expérience fugace, j'avais tiré une certitude : la société yéménite était là, accueillante, et elle était à ma portée. Il suffisait d'y aller, en prenant soin d'éviter certains obstacles. Durant les deux années suivantes, j'ai longuement prémédité cette immersion à venir, ou plutôt je l'ai mûrie, à travers ma formation intellectuelle en sciences sociales. Je me suis installé dans cette perspective, mais pas forcément de manière consciente : par exemple, je ne me suis pas rué sur la littérature ethnologique sur le Yémen, loin de là. Je me suis passionné d'abord pour l'anthropologie des sciences, puis pour les méthodes d'enquête, la réflexivité et l'épistémologie des sciences sociales, et seulement secondairement pour certaines thématiques transversales de l'anthropologie du monde arabe. Les descriptions anthropologiques du Yémen ne m'intéressaient pas plus que la position du Yémen sur un planisphère (dans le sens où, quand on a vu une carte du monde, on les a toutes vues). Je n'ai jamais vraiment cru au Yémen « là dehors » (*out there*) décrit par les ouvrages scientifiques. Je n'ai pas non plus dévoré les ouvrages de Rimbaud ou de Monfreid, puisque je n'avais pas non plus la fibre littéraire. De toute façon, le Yémen était dans mes tripes, et ma vocation pour les sciences sociales était indissociable en elle-même de ce constat. En prévision de ces retrouvailles à venir, j'emmagasinais des ressources intellectuelles.

En fait, la littérature ethnologique me paraissait obsolète, par rapport aux problèmes *empiriques* que j'avais entre-aperçus lors de ce premier voyage. Sans en avoir totalement conscience, j'avais pris acte du fait que nous avions changé d'époque par rapport aux années 1970, lorsque le Yémen s'était ouvert aux ethnologues. Les chercheurs de cette époque appartiennent à la génération de nos parents : la génération née juste après la deuxième guerre mondiale, celle de mai 1968, qui faisait l'expérience d'un monde ouvert, notamment dans ses relations avec les pays du « Tiers Monde », comme on l'appelait alors⁵. Face à une situation telle que celle décrite plus haut, la stratégie adoptée

5 Cette génération est représentée notamment par un chercheur comme Olivier Roy, qui est revenu récemment sur sa trajectoire dans un livre autobiographique. Voir l'entretien vidéo avec le journal Médiapart du jeudi 6 novembre 2014 (notamment le passage à partir de 33:07) : http://www.dailymotion.com/video/x29gvzm_le-grand-entretien-islam-et-djihadisme-avec-olivier-roy_news?start=1984

par un chercheur de terrain était claire : il fallait échapper à la surveillance de l'État, accéder à des relations authentiques en négociant un rapport de protection directement avec la population. Nous mêmes au début des années 2000, nous étions tentés de faire comme eux, mais nous sentions aussi que ce n'était plus possible. En juillet 2001, les étrangers pouvaient encore se rendre à Marib, mais à quel prix? Quant à la région de Saada, elle nous était déjà interdite. Nous pouvions déjà sentir que l'État Yéménite courait à sa perte, et cette faillite annonçait la violence des guerres ultérieures de la décennie 2000 : les bombardements aériens de la région de Saada par l'armée yéménite, et bien sûr les attaques de drones (menées à distance depuis les États-Unis, sur la base d'informations livrées par le pouvoir Yéménite)⁶. Pour mon premier terrain en 2003, j'ai donc choisi Taz, la région stable par excellence, tellement stable qu'elle apparaissait à l'époque comme une exception à la règle du chaos yéménite. Taz était la ville moderne du Yémen, une « verrue industrielle » dans son paysage ethnologique. Aucune des caractéristiques de Taz ne semblait pouvoir être généralisée au Yémen dans son ensemble : rares étaient donc les chercheurs à s'y intéresser. J'ai pourtant choisi cette région, car je me rendais déjà compte que les autres options étaient sans issues. Je comprenais aussi la nécessité de m'éloigner de la Capitale, de la sociabilité des Français expatriés au CEFAS (Centre Français d'Archéologie et de Sciences Sociales de Sanaa) et au service culturel de l'Ambassade. À Taz, je serais quasiment le seul Français. Et puis Taz était une seconde capitale, la « capitale intellectuelle » (*al-'âsima al-thaqafîyya*), qui fournissait au pays la majeure partie de ses intellectuels, traducteurs, et autres intermédiaires de la modernité. Au fond, au cours des deux années qui se sont écoulées entre les attentats du 11 septembre et mon premier départ pour le terrain, j'ai surtout travaillé ma vision du monde. Je savais déjà que la rencontre ne se ferait que sur le terrain intellectuel, et celui des affects.

Ce pari intellectuel, longuement prémédité, s'est concrétisé trois semaines après mon arrivée sur le terrain, à travers ma rencontre avec un Yéménite du nom de Ziad.

L'unicité de l'alliance d'enquête

A SUIVRE...

En guise d'énigme et de *teaser*, je place cette citation de Bateson, qui m'a souvent servi par le passé à penser le rôle de Ziad dans mon enquête.

L'épigenèse de l'œuf de grenouille (Gregory Bateson)

Dans le domaine de l'épigenèse, les cas qui nécessitent une information nouvelle seront donc à la fois très rares et très nets. (...) Les exemples les plus célèbres nous sont fournis par l'étude expérimentale de l'embryogenèse des amphibiens. J'analyserai ici des phénomènes ayant trait à la symétrie qu'on peut observer dans l'œuf de grenouille : mais ce qui est vrai pour la grenouille l'est probablement aussi pour tous les vertébrés.

Il semble que, sans une information provenant du monde extérieur, l'œuf de grenouille non fécondé ne dispose pas de l'information nécessaire (c'est-à-dire de la différence nécessaire)

6 La collaboration sécuritaire avec les États-Unis depuis 2001 est un facteur de premier plan dans le processus qui a mené à l'effondrement total de l'État Yéménite. L'épilogue de ce processus est intervenu il y a quelques jours, de manière spectaculaire, à travers la démission du Président Hadi et du gouvernement. Pour l'instant les frappes de drones continuent, comme pour mieux masquer le désarroi des Américains. En réalité, sans la collaboration active de l'État yéménite, les Américains auront bien du mal à définir leurs cibles. Mais quels analystes sont là pour le dire? Ce dont nous avons besoin aujourd'hui, c'est une transformation radicale du paradigme intellectuel utilisé jusque là dans la lutte contre le terrorisme. Mais je crains que l'inertie du monde académique soit trop grande.

pour déterminer un axe de symétrie bilatéral. L'œuf présente deux pôles distincts : le pôle animal, où le protoplasme l'emporte sur le vitellus⁷, et le pôle végétatif, où le vitellus domine ; mais il n'existe aucune différenciation au niveau des coordonnées de longitude (ou méridiens). En ce sens, l'œuf présente une symétrie radiale. (...)

S'il n'y a pas une certaine différenciation dans le sens de la longitude, l'œuf non fécondé ne peut pas « savoir » ou « décider » où se situera le plan de symétrie médian de la grenouille, animal dont la symétrie est bilatérale : l'épigenèse ne peut commencer avant qu'un méridien ne se soit différencié des autres. Heureusement, nous savons comment est fournie cette information décisive. Elle vient nécessairement de l'extérieur : c'est le point d'entrée du spermatozoïde. Le spermatozoïde pénètre dans l'œuf un peu en dessous de l'équateur et c'est le méridien passant par les deux pôles et le point d'entrée qui définit le plan médian de la symétrie bilatérale de la grenouille. La première segmentation de l'œuf suit ce méridien, et le côté de l'œuf par lequel le spermatozoïde est entré devient la face ventrale de la grenouille.

De plus, on sait que le message dont l'œuf a besoin n'est pas inscrit dans l'ADN ou dans d'autres structures complexes du spermatozoïde : une piqûre avec une fibre d'une brosse à poils de chameau peut faire tout aussi bien l'affaire. À partir d'une telle piqûre, l'œuf pourra se segmenter et, poursuivant son développement, devenir une grenouille adulte en parfaite santé, qui fera des bonds et attrapera des mouches. Elle sera, bien sûr, haploïde (c'est-à-dire qu'il lui manquera la moitié du stock normal de chromosomes). Elle ne pourra pas se reproduire, mais sinon sera parfaite à tous égards.

Un spermatozoïde n'est donc pas indispensable pour atteindre cet objectif. Ce qu'il faut, c'est un marqueur de différence, et l'organisme n'est pas exigeant. Mais sans marqueur, pas d'embryon.

*Gregory Bateson, La nature et la pensée (Paris: Seuil, 1984), pp. 169-170
(section : « "Rien ne vient de rien" dans l'épigenèse »)*

⁷ Le protoplasme est le contenu d'une cellule vivante, ou en l'occurrence d'une gamète, notamment le cytoplasme et le noyau. Le vitellus constitue les réserves énergétiques (le jaune d'œuf) qui seront utilisées durant le développement embryonnaire.